

Les générations comme catégorie d'analyse

Didier Demazière

▶ **To cite this version:**

Didier Demazière. Les générations comme catégorie d'analyse. Temporalités : revue de sciences sociales et humaines, 2004, 2, pp.1 - 5. 10.4000/temporalites.686 . hal-01514202

HAL Id: hal-01514202
https://sciencespo.hal.science/hal-01514202

Submitted on 25 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les générations comme catégories d'analyse

Didier Demazière

Cette deuxième livraison de la revue Temporalités propose un dossier centré sur les usages de la notion de « génération ». Cette orientation est assez logique dans la mesure où cette notion constitue un point d'entrée éprouvé et robuste, dans les sciences sociales, pour prendre en compte des structures et processus temporels dans la description, l'analyse et la théorisation. Elle est en particulier un point d'appui pour articuler des temporalités hétérogènes : biographiques bien sûr, mais aussi familiales, historiques ou encore institutionnelles. Bien entendu l'objectif n'est pas de proposer un bilan des constructions théoriques et des perspectives méthodologiques mobilisées par les approches générationnelles, et encore moins de faire le point sur les connaissances qui en résultent et sur les pistes de recherche qui en découlent. Il est d'abord de montrer l'actualité scientifique de ces approches et d'en dégager quelques lignes de force.

On sait que les catégorisations d'âge sont prégnantes dans le débat social et plus généralement dans le fonctionnement des collectivités. Dans ce cadre la notion de génération est une ressource pour affirmer, déplacer, contester, des divisions et des classements d'âge. En tant que catégorie sociale mobilisable par les individus, groupes et institutions, elle fait l'objet d'usages à la fois récurrents et renouvelés dans de nombreuses sphères de la vie sociale : « génération Miterrand » ou « génération Le Pen », « génération 68 », « génération de la crise », « génération des anciens », « nouvelles générations », « générations dépassées », etc. L'abondance de ces exemples souligne combien cette notion constitue un ingrédient de base pour délimiter des groupes, pour figurer des collectifs, pour mettre en scène des différenciations, pour tracer des lignes de partage ou de clivage, pour raconter des histoires, pour agencer des changements, pour qualifier des temporalités (ruptures, basculements, inerties, accélérations, récurrences, boucles...).

On comprend que dans un tel contexte le repérage et l'identification de générations soient pour les chercheurs en sciences sociales des opérations délicates. En cette matière, différentes postures et démarches sont, depuis longtemps, repérables, déclinant des acceptions particulières de la notion de génération, parfaitement lisibles dans les adjectifs qui lui sont accolés. Les générations démographiques réunissent des individus nés à la même période et désignent des classes d'âge ou des cohortes ; les générations familiales différencient les membres d'un groupe de parenté en fonction de leur position dans la parentèle ; les générations sociales ou historiques rassemblent des individus qui ont en commun d'avoir vécu certains événements marquants et

d'avoir partagé des expériences spécifiques. Dans tous les cas se pose avec acuité le problème de la pertinence des générations ainsi distinguées : qu'est-ce qui constitue et fédère l'homogénéité d'une génération et qu'est-ce que la différencie et la spécifie par rapport à d'autres ? Si le travail d'enquête est destiné à argumenter des réponses à ces questions, le risque est toujours présent de dériver vers la démonstration unilatérale de l'existence de générations posées d'emblée comme des agrégats pertinents.

Les contributions rassemblées dans ce dossier s'efforcent d'éviter ce risque, en adoptant une démarche réflexive sur les usages, tant analytiques que sociaux, de la notion de génération, et, surtout, en l'utilisant non pour désigner des objets fussent-ils hypothétiques ou pour délimiter des groupes fussent-ils provisoires, mais plutôt pour tracer des pistes d'investigation et pour construire des dispositifs d'enquête. Il s'agit de concevoir et faire fonctionner des approches générationnelles sans pour autant fixer ou figer des générations. La génération devient alors une catégorie d'analyse permettant d'accéder à l'intelligence de changements sociaux, à la compréhension de processus, à l'identification de temporalités, qui travaillent les parcours individuels, les histoires collectives, les dynamiques des institutions.

L'origine de ce numéro réside dans un colloque organisé en novembre 2003 au laboratoire Printemps par Tristan Poullaouec, Olivia Samuel, Olivier Vaubourg, Sylvie Vilter, et Didier Demazière. Vingt deux communications y avaient été présentées, issues d'un ensemble beaucoup plus large de cinquante huit propositions. Le dossier publié ici est composé de versions remaniées de sept de ces communications, et sélectionnées par le comité de rédaction. Les auteurs des articles s'ancrent dans les référentiels de différentes disciplines (histoire, démographie, sociologie, science politique), conformément à la vocation de la revue *Temporalités*. Les thématiques abordées sont diversifiées : vies de travail et parcours professionnels, engagements politiques et militantisme, comportements de fécondité et systèmes de parenté, mobilités migratoires et trajectoires familiales, stratégies industrielles et dynasties patronales. Les méthodes d'investigation et les corpus de données sont variés : dossiers administratifs individuels puisés dans les archives d'une caisse de retraite, entretiens croisés avec les membres de mêmes familles, indicateurs démographiques et de parenté générés par un modèle de micro-simulation, questionnaires ou entretiens biographiques, sources archivistiques. Cette diversité montre bien l'intérêt toujours actuel des approches générationnelles et la vitalité des recherches qui prennent en compte cette dimension d'analyse.

L'article de Catherine Omnès, historienne, propose une comparaison entre deux générations d'ouvrières parisiennes, nées respectivement en 1901 et 1911, dont les parcours biographiques sont renseignés à partir de dossiers de retraite. La comparaison intergénérationnelle est développée autour de trois articulations des cycles de vie : la formation professionnelle et le début de la vie active, les comportements de fécondité et les arbitrages avec la vie de travail, la fin du parcours professionnel et l'accès à la retraite. Bien que l'écart d'âge entre les deux cohortes soit faible (dix années), les distances intergénérationnelles sont sensibles et les clivages marqués. Pour surprenants qu'ils sont le creusement et l'ampleur des différences sont rendus intelligibles par la

posture de recherche adoptée, qui inscrit les descriptions des parcours biographiques dans les transformations des contextes dans lesquels ils se déroulent : réorganisation d'une offre de formation initiale et d'apprentissage professionnel, structuration et amélioration de la protection sociale, dynamique du système productif et développement d'activités tertiaires, etc. Chaque génération porte ainsi l'empreinte, ou plutôt les empreintes car elles ne sont ni univoques ni uniformes, de contextes économiques, sociaux et juridiques qui ont connu des mutations rapides et sensibles.

L'article de Daniel Devolder, démographe, est centré sur l'analyse des distributions des âges au sein des parentèles et en particulier sur les différences et proximités d'âge entre les membres des générations familiales successives, c'est-à-dire pour une personne donnée ses ascendants, ses descendants et ses collatéraux. Il propose une comparaison historique prenant en compte cinq « régimes démographiques », depuis la Toscane du XVème siècle jusqu'à l'Europe du Sud et de l'Est contemporaine. La méthode met en œuvre un modèle de simulation qui crée des généalogies en fonction de différents paramètres caractéristiques de ces régimes : la parenté vivante de 5000 individus est estimée à différents âges d'ego. Les résultats montrent que les écarts d'âge entre ego et ses collatéraux (frères, sœurs ou cousins germains) se sont réduits dans la période contemporaine, tandis que les écarts d'âge avec les ascendants et descendants sont, à l'inverse, plus grands que dans les siècles passés. Les générations familiales ont alors une double consistance : elles caractérisent, par définition, la place dans la parenté, et, de surcroît, elles marquent des différences d'âge sensibles. L'hypothèse finale est que cette double consistance donne du poids aux générations et peut alimenter un « fossé des générations » caractéristique des populations et sociétés contemporaines.

L'article d'Emmanuelle Santelli, sociologue, fait un retour critique salutaire sur une catégorie largement utilisée sur le mode de l'évidence : « immigrés de la seconde génération ». La pertinence de cette catégorie est méthodiquement mise en cause, sa genèse et ses usages sociaux sont décrits, et ses implications politiques – consistant notamment à pointer une population aux contours flous dans le but de désigner un problème social d'intégration – sont mises en évidence. L'auteur plaide ensuite pour une approche intergénérationnelle appuyée sur la catégorie, analytique, de « descendants d'immigrés », dont le contenu doit être construit empiriquement en rassemblant des informations sur les ascendants des individus concernés, et qui permet alors d'inscrire ceux-ci dans une filiation précise et une histoire familiale. Des enquêtes de terrain prenant en compte les générations antérieures et les parcours de ces descendants dans la société française font alors éclater l'homogénéité supposée et postulée par la catégorisation comme « deuxième génération » : leurs âges sont très dispersés de sorte qu'ils appartiennent à des générations démographiques multiples, leurs places dans les familles sont diverses et ils appartiennent à des générations familiales différentes, ils ont connu des contextes de socialisation hétérogènes et ne partagent aucunement une quelconque communauté de destin. Ainsi une approche intergénérationnelle contrôlée permet de mettre à distance des catégories totalisantes et de progresser dans la connaissance sociologique de l'immigration.

Les générations comme catégories d'analyse

L'article de Catherine Delcroix, sociologue, explore la complexité des relations entre les enfants et les parents au sein de familles immigrées installées en France et appartenant à des milieux populaires. Le constat d'une distance importante entre les expériences de ces deux générations conduit à les considérer comme des générations historiques caractérisées par des différences très sensibles de leurs contextes de socialisation, de leurs parcours biographiques, de leurs aspirations, de leurs groupes de référence, et, simultanément, par une relative homogénéité des expériences faites à l'intérieur de chaque génération. Il en résulte des dynamiques relationnelles très complexes et variées au sein des familles, dont deux aspects sont éclairés en mobilisant plusieurs enquêtes qualitatives. Le premier concerne le rôle de la transmission de l'histoire familiale, y compris migratoire, aux enfants, qui semble propice à la réussite scolaire et facilite l'entrée des enfants dans l'âge adulte. Le second, appelé « diagonale des générations » concerne le déplacement des aspirations et projets d'ascension sociale portés par le père des fils vers les filles qui de par leurs meilleurs résultats scolaires apparaissent mieux à même de les concrétiser que leurs frères.

L'article de Magali Boumaza, politiste, développe une perspective de socialisation politique à propos du Front National, et plus particulièrement du Front National de la Jeunesse, dans la période des trente dernières années. L'analyse articule de manière très étroite les vagues d'adhésion de nouveaux entrants qui se succèdent au cours des années 1970, puis 1980, puis 1990 avec l'histoire idéologique interne du Front National, les équilibres évolutifs entre ses courants, les modifications de sa position dans le système partisan au gré de ses résultats électoraux. Puis elle approfondit l'hypothèse de la différenciation de générations politiques successives, en comparant les trajectoires biographiques et familiales de dirigeants du Front National de la Jeunesse pendant ces trois périodes. Ces deux perspectives proposent un éclairage suggestif des processus de transmission intergénérationnelle en les inscrivant dans deux sphères distinctes : la formation et le parti politique d'une part, la cellule et l'histoire familiale d'autre part. Ceci permet d'articuler des socialisations politiques primaire et secondaire, et de montrer combien elles sont marquées par des inflexions, tensions discontinuités, autant de temporalités qui marquent les histoires partisanes et familiales.

L'article de Bernadette Angleraud, historienne, propose un tableau retraçant la succession de trois générations de dirigeants d'entreprises familiales lyonnaises entre 1880 et 1930, période au cours de laquelle les dynasties industrielles considérées ont été mises en place, se sont développées, ont prospéré, et ont survécu. Les cas étudiés invalident la « loi des trois générations », schématisation trop totalisante scandant un processus invariable de création, développement puis ruine dont les trois étapes seraient associées à autant de générations successives. En centrant l'analyse sur les transmissions intergénérationnelles, l'étude montre les apports spécifiques de chaque génération au développement de la firme, à l'insertion dans les milieux patronaux locaux. Les « fondateurs » qui ont initié des innovations techniques cherchent à pérenniser leur firme par un contrôle des successions et des alliances matrimoniales, visant à consolider les bagages techniques familiaux. Les « bâtisseurs » développent des réseaux relationnels locaux plus étendus, en créant leurs cercles et clubs, tout en limitant les

sociabilités avec le patronat traditionnel et en résidant à l'écart des quartiers patriciens. Les « notables » se rapprochent de la bourgeoisie traditionnelle et investissent les institutions consulaires, contribuant à insérer leur firme dans le tissu local. Cette approche intergénérationnelle contribue ainsi à argumenter la pertinence du prisme générationnel pour l'analyse de l'histoire, longue, des entreprises familiales.

L'article de Vincenzo Cicchelli, Catherine Cicchelli-Pugeault et Maurizio Merico, sociologues, adopte un point de vue bien différent sur la notion de génération, puisqu'il propose de dresser une sorte de bilan de ses usages en sociologie à partir de l'exploitation d'un corpus de productions sociologiques nord-américaines (les titres des articles publiés dans quatre grandes revues entre 1940 et 2000). Les méthodes utilisées sont éprouvées : la comparaison des emplois du terme generation avec d'autres termes qui rendent également compte de temporalités biographiques (age, life cycle, life course) ; et l'exploitation du corpus lexical par des techniques statistiques robustes (AFC, PEM). Ceci permet d'établir que les quatre approches des temporalités concentrent des répertoires lexicaux spécifiques et exclusifs, et sont donc associées à des thèmes et domaines de recherche différenciés. De plus ces lexiques ont une inscription historique, puisque leurs occurrences sont liées aux périodes au cours desquelles les articles ont été publiés.

Enfin, ce numéro propose un article hors dossier, un varia, écrit par Joëlle Jonquières, à partir de son mémoire de DEA de sociologie. Il développe une analyse serrée des temporalités à l'œuvre dans le roman de Balzac connu sous son titre définitif : Colonel Chabert. Cette analyse, qui s'appuie sur une étude sociolinguistique très précise, est, explicitement, inspirée par les commentaires bien connus de Alfred Schütz sur le Don Quichotte : quand le concept de réalités multiples était au cœur de l'analyse du roman espagnol, le fil directeur est ici fourni par celui de temporalités multiples. Cette multiplicité distribue les personnages, pourtant contemporains, dans des mondes sociaux et des époques historiques différenciés, de sorte que Chabert d'une part et les autres personnages (son ancienne épouse en particulier) vivent désormais dans des temporalités décalées, inconciliables car successives (le Premier Empire et la Restauration). L'argumentation de cette dualité temporelle, qui s'appuie notamment sur l'identification de marqueurs de temps, montre avec rigueur combien le ressort narratif du roman s'appuie sur le choc de sous-univers temporels incompatibles.